

Thierry Buisine

UN REVEIL INCONGRU

Elle était blonde et grande. Elle était allongée nue au-dessus de moi, son visage en sueur collé au mien. C'est quand elle commença à ondoyer que mon téléphone retentit et que mon rêve s'envola. Je fis alors deux choses que je n'avais pas pour habitude de faire. J'ai pris mon appareil sur la table de nuit ; un numéro que je ne connaissais pas s'est affiché sur mon smartphone. Il était cinq heures. Deuxième chose inhabituelle chez moi, j'ai décroché et mal réveillé, j'ai lancé d'une voix pâteuse :

« Allo ! C'est pour quoi ?

- Marc, c'est moi ! »

Cette voix ! Je l'ai reconnue immédiatement et elle m'a figé. Muriel, ma première femme qui m'avait quitté pour un bellâtre m'appelait au bout de cinq ans sans nouvelles. Moi qui l'imaginai vivre le parfait amour avec son Apollon.

« Marc je viens de tuer mon compagnon. J'ai peur. Toi seul peut m'aider. Viens je t'en prie, au nom de nos enfants. »

Hébété, j'ai regardé mon écran replonger dans le noir anthracite. Je suis maladroit avec ces nouvelles technologies, je dois souvent faire appel aux enfants de ma nouvelle compagne, âgés de dix et douze ans pour m'aider. Puis l'écran a clignoté et une adresse s'est affichée : 115 rue des Pluviers/ 3-ème/ même ville. A un kilomètre de chez moi et je ne l'ai jamais rencontrée !

Je me suis assis sur le bord du lit et j'ai enfilé mes pantoufles. Geneviève qui dormait à mes côtés s'est tournée vers moi, a ouvert un œil et d'une voix venue de l'au-delà m'a demandé ce que je faisais en pleine nuit.

« Je pars à l'hôpital ; une urgence ». Elle s'est retournée et rendormie. Je suis médecin, pédiatre à l'hôpital de la ville et d'astreinte plus souvent qu'à mon tour. Ça ne l'a pas étonnée. J'ai posé le téléphone sur le lit, me suis levé et habillé sans passer par la douche.

J'ai rencontré Muriel il y a vingt-cinq ans. Jeune interne je partais en mission humanitaire au nord-est de la Thaïlande, près de Nan. Dans l'avion pour Bangkok elle s'est assise à mon côté. Pour faire vite je dirai : le sosie de Marie-France Pisier, jeune actrice en vogue dans les années soixante-dix. Je suis tombé sous le charme. Muriel avait pris une année sabbatique pour visiter l'Asie. Arrivée à Bangkok, n'ayant pas de but précis, elle m'a suivi dans la province de Nan, à la frontière du Laos. Nous ne nous sommes plus quittés. A notre retour, nous nous sommes installés ensemble. Notre premier enfant est né, nous nous sommes mariés ; enfin je ne sais plus dans quel ordre et notre fils a suivi sa sœur trois ans plus tard. Je travaillais dur, terminant ma spécialité et assurant de nombreuses gardes en plus des séminaires le week-end. J'ai tout sacrifié à mon travail. Je suis passé à côté de l'essentiel.

Quand elle m'a quitté quinze ans plus tard pour son bodybuildé, « coach » à domicile et accessoirement employé de mairie, elle a obtenu la garde de Sonia et Éric. Puis j'ai rencontré Geneviève, jeune veuve avec deux enfants. Nous avons donné naissance à Alain.

En arrivant à l'adresse indiquée, j'ai attaqué péniblement l'escalier pour atteindre le troisième ; je ne suis plus tout jeune, cinquante-cinq ans et asthmatique. Des trois portes sur le palier je me suis dirigé vers la seule ouverte. J'ai toqué et poussé la porte. Au fond d'un long vestibule encombré de vêtements et de chaussures, par la porte grande ouverte du salon j'aperçus un corps ensanglanté allongé sur le tapis. Pas besoin d'être médecin pour savoir qu'il était mort.

Sur le canapé rose fuchsia, à peine couverte d'une légère chemise de nuit échancrée, dévoilant la naissance de ses seins, mais je n'étais pas là pour ça, Muriel assise, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, semblait effondrée. Elle leva la tête et me sourit timidement. « J'ai appelé la police » me dit-elle, shuntant le traditionnel « bonjour ». Je ne m'en offusquai pas et m'approchai du cadavre pour le palper, chercher un pouls, constater le décès. Quand je me suis relevé j'avais les mains et les manches maculées de sang. C'est à ce moment que ça s'est corsé !

La porte s'est ouverte sur deux hommes en civil qui se sont présentés comme étant inspecteurs de police. Le plus âgé et le plus bedonnant mâchonnait un cure-dents.

« Qu'est-ce qui s'est passé ici ? »

A mon grand étonnement, avant que j'ouvre la bouche, Muriel s'est exprimée, me désignant du doigt :

« Mon ex est venu nous faire une scène, ça a dégénéré et il a égorgé mon compagnon. Voyez, il est plein de sang ! »

Recul des forces de l'ordre. Sortie du pistolet. Et le classique « ne bougez plus, les mains derrière le dos » comme au cinéma. Menotté, on m'a lu mes droits et je me suis fait embarquer trois étages plus bas, sans ascenseur, dans la voiture des flics, direction le commissariat, avec la sirène. Manquait plus que ça ! à 6 heures du matin ! Je n'avais rien compris. Tout était allé si vite. Étais-je encore en train de rêver ?

L'entrée brutale au commissariat m'a anéanti. On m'a installé dans une pièce vide excepté une table et deux chaises face à face. Au bout de quelques minutes le mâchouilleur de cure-dents est entré avec deux cafés. Il m'en a offert un avant de s'asseoir en face de moi. Son regard me fixa, lourd, insistant, accusateur. Là, seulement, j'ai compris que j'allais au-devant des emmerdes.

« A nous-deux ! Dites-moi ce qui vous a pris toubib, puisqu'il paraît que vous êtes médecin à l'hôpital voisin. »

Je suis resté silencieux. Je ne comprenais rien au piège dans lequel j'étais tombé. J'essayais en vain de mettre deux idées à la suite l'une de l'autre.

« Voulez-vous qu'on prévienne votre femme ? Il est sept heures, elle doit être réveillée ». J'acquiesçais de la tête. Il sortit avant de revenir avec un collègue qui s'appuya dos au mur derrière moi. « Elle arrive » me dit le premier, celui qui dirigeait le débat depuis le début, ou doit-on dire l'interrogatoire ?

« Alors ?

- Je suis innocent. Mais je suppose que vous ne me croyez pas ? »

Pas de réponse, tout au plus un sourcil froncé. D'un geste du menton vers l'avant il m'invita à poursuivre. Je ne savais pas par où commencer. Puis peu à peu les mots sont sortis, hésitants, tant ma surprise était grande. Ils écoutaient, manifestement sceptiques, tout en enregistrant mes divagations. La porte s'est ouverte, une policière a passé la tête par l'entrebâillement annonçant « Sa femme est arrivée ».

Le second flic est sorti puis est revenu avec Geneviève à moitié ébouriffée, manifestement elle aussi sortie brutalement du lit.

« Et les enfants ?

- J'ai appelé ma mère sans lui donner le motif de mon absence » me répond-elle en venant se serrer contre moi, ma tête contre sa poitrine, bien au chaud. Son geste réconfortant m'apaisa un peu.
- « J'ai apporté son téléphone, on ne sait jamais, dit-elle en le tendant à l'inspecteur dont la main était déjà tendue. Je crois qu'il a oublié de l'éteindre » ajoute-t-elle en s'adressant au flic.

Je la regarde, étonné. Elle me sourit, susurrant du bout des lèvres « ça va aller ». L'inspecteur appuie sur un bouton et on entend nettement ma voix, puis celle de Muriel avouant son crime et me suppliant de l'aider. Décidément je ne comprendrai jamais comment fonctionnent ces machines.

Les flics se regardent, se concertent, se lèvent, appellent des collègues. Branle-bas de combat. Je reste seul avec ma femme qui me couvre de câlins et me réconforte. N'empêche, j'ai encore les menottes. Vers huit heures ils reviennent avec Muriel menottée pour une confrontation, disent-ils. Elle s'assoie, ils lui font écouter la bande (enfin à mon époque, on appelait cela une bande). Elle me regarde ahurie, les yeux hagards, puis s'effondre en pleurs. La suite est simple : une dispute éclate entre eux deux. L'homme est jaloux, il lui reproche de penser à moi pendant leurs ébats amoureux, menace de l'étrangler, l'attrape d'un bras puissant, commence effectivement à serrer. Désespérée, sa main cherche alentour, s'empare d'une paire de ciseaux oubliée sur la table basse et la lui plante dans le cou. Affolée par son geste, c'est à moi qu'elle a pensé en premier et ensuite a échafaudé un plan pour m'accuser. Elle a quand même eu la présence d'esprit de se changer avant

mon arrivée et surtout celle de la police, pour se présenter en chemise de nuit immaculée et un visage innocent.

Pourquoi m'en voulait-elle toujours autant ? C'est l'enquête de police qui le déterminera. En quittant le commissariat, par la porte entrouverte, j'ai pu voir Muriel menottée à la place que j'occupais il y a peu. Je suis sorti indifférent, appuyé sur le bras de Geneviève.

A neuf heures, après avoir signé quelques documents j'étais rentré chez moi dans la voiture de ma femme, juste à temps pour embrasser les enfants en partance pour l'école. Quatre heures de cauchemar qui se sont bien terminées.

Mais quel réveil incongru !